

Gardarem

lo larzac

Le journal du Larzac solidaire

N° 389 - MAI-JUIN 2026 - PRIX : 3 €

"Celui qui combat peut perdre, mais celui qui ne combat pas a déjà perdu."
Bertolt Brecht

À LA LISIÈRE DES MONDES

"De Terre et d'Eau"

Samedi 11 avril avait lieu à Millau la première des trois journées d'étude « À la lisière des mondes » organisées par le musée de Millau et des Grands Causses, en collaboration avec la chaire « habitabilité et transitions justes » occupée par Nastassja Martin à la Sorbonne.

Ce cycle de trois journées et soirées s'est donc ouvert ce samedi avec pour thème d'étude « de terre et d'eau ». Elle se poursuivra avec deux autres journées autour de l'air (samedi 9 mai) et du feu (samedi 3 octobre).

Ces rencontres s'inscrivent dans la continuité d'un partenariat amorcé en 2023 avec une première conférence donnée par Nastassja Martin autour de son livre *Croire aux fauves*. La collaboration s'est poursuivie en 2024 à travers l'accueil au musée du collectif Alpes Andes dont fait partie l'anthropologue, et en 2025 par le biais d'un cycle de conférences et rencontres orientées autour des questions habitabilité de la terre (cf texte Voyage à la lisière des mondes - GLL 382).

Quand les flux géophysiques se sous-lèvent - Nastassja Martin, anthropologue

Pour cette première journée sur le thème de l'eau, trois chercheuses - Cédric Champollion, hydrogé-

logue, Christelle Gramaglia, sociologue de l'eau, Philippe Vernant, géologue - et une conteuse - Malika Verlaquet - étaient invité.e.s à partager leurs travaux avec les chameuses qui composaient une bien curieuse assistance dans le grand amphithéâtre de la maison de la région à Millau. Artisans couvreurs lauziers, paysannes et paysans, spéléologues et anthropologues, promeneuses et professionnel.le.s de la culture, artistes, artisan.es et rêveuses, de 20 à 77 ans, étaient invité.e.s à se retrouver les fesses coincées sur des bancs d'étudiant.e.s, carnets et stylos aux aguets, pour questionner leurs liens aux éléments, à la terre et à l'eau, dans leur manière d'habiter le territoire des Grands Causses.

A peine le temps de retrouver nos vieux réflexes d'écolier.e.s qu'il fallait déjà bien s'accrocher car les fauteuils de amphithéâtres ne sont malheureusement pas équipés de ceintures de sécurité. Quand Nastassja prend la parole, faut pas louper un mot et ça décoiffe : en ces temps de crise, alors que de profondes mutations climatiques et écologiques bousculent nos représentations et nos modes de vie, allant jusqu'à menacer l'habitabilité de la terre et de nos territoires, nous n'avons plus le choix que de décaler nos regards rigides de bons occidentaux.

Suite page 4

À LA LISIÈRE DES MONDES (suite de la page 1)

[...] Quand les grands flux géophysiques se lèvent et se manifestent de plus en plus fortement, comment s'y relier différemment qu'avec les seules formes académiques qui nous bercent au quotidien mais qui ne sont plus adaptés à la situation. Voilà sa proposition. Pour aujourd'hui et pour l'avenir : mettre en friction les différents régimes d'énonciation qu'on ne met habituellement pas sur le même pied d'égalité : le sacrosaint régime d'énonciation scientifique, les mythes, et ce que nous racontent les objets. L'idée est donc de le faire ici.

Quand on écoute ce que nous racontent les vestiges, les objets et les légendes – Katia Fersing, anthropologue et Malika Verlaquet, conteuse

Qu'est ce qu'elles pétillent ces deux consœurs ! Sans avoir le temps de dire ouf, voilà qu'elles nous ont déjà embarqué.e.s dans le monde merveilleux des vestiges et des légendes qui y sont associées. Voyage tourbillonnant. Du rocher de l'arche de la Blaquière, elles nous plongent dans les grottes citernes où les habitant.e.s stockaient l'eau de suintement dans des grands vases en terre cuite. Puis de ces grottes surgissent des fées. Des lavognes aux toits citernes, en passant par les puits, revoilà encore les fées autour du culte de la source. Puis nous plongeons dans un aven pour ressortir par les exurgences. Et voilà que reviennent encore les fées. Sur ce territoire si aride des grands causses, dès qu'il y a de l'eau quelque-part, apparaissent des fées. Elles sont parfois amalgamées avec les sorcières dont on retrouve l'évocation sur une plaque de plomb en écriture gauloise retrouvée près de l'Hospitalet, à propos d'une mystérieuse affaire de sort et de contresort...

Quoi qu'il en soit, et pour reprendre les mots des deux acolytes, « *qu'il s'agisse des objets du musée, de la toponymie ou des récits légendaires, l'eau occupe une place centrale dans notre écosystème et ce depuis les premières occupations humaines. De la même manière qu'elle a façonné les paysages, elle a clairement façonné notre rapport au monde, nous amenant à faire culture commune à partir de fortes contraintes environnementales* ».

Quand l'imaginaire et la science repeuplent les sous-sols obscurs et les éléments, quand les grands causses passent de château d'eau à éponge – Cédric Champollion, hydrogéologue et chercheur de l'imaginaire

Cédric Champollion s'attelle depuis des années à tenter de suivre les chemins de l'eau souterraine. « *On sait qu'il pleut* », dit-il, « *on sait que les sources coulent* », « *mais entre les deux, c'est le noir* ». La mission qu'il s'est donnée : aller voir et essayer de comprendre ce qui se passe précisément dans ce noir, dans cette zone d'ombre entre la surface du causse et les sources (ou plus précisément « exurgences ») qui s'extirpent du pied des causses dans les vallées, et qui, accessoirement, nous abreuvant. Il nous décrit le karst comme une fenêtre sur le monde souterrain. Le karst a cette particularité de laisser à voir une partie de ce monde souterrain en laissant accès, à une petite partie de la population un peu particulière et surtout complètement cinglée (note de l'autrice de ce texte), le peuple des spéléologues, à des gros, des petits ou des tout petits trous donnant accès, ou non, à des galeries souterraines.

Mais ce karst reste pudique, il ne nous montre pas tout. Alors l'hydrogéologue, sans aucun doute aussi spéléologue vu le grain de folie qu'il met dans l'exposé de ses travaux, nous raconte que grâce au gravimètre et au sismomètre présents dans la station d'observation basée sur les terres du GAEC de la Doline, sur la commune de l'Hospitalet-du-Larzac, il mesure les variations de la gravité du causse en fonction

des pluies notamment et ses réactions aux activités.

On apprend alors que le causse se déforme : il grossit et maigrit, et qu'il est sensible au bruit de l'autoroute A75. On apprend aussi qu'il se réchauffe. Les variations de la gravité du causse sont liées à l'eau présente dans le causse, sous terre. Plus il est plein d'eau, plus le causse prend du poids. Jusqu'ici, on arrive à suivre, mais ce qui est intéressant, c'est que quand il pleut beaucoup, le débit de la source du Durzon augmente, mais la gravité du Larzac reste élevée et stable assez longtemps dans la durée. Le chercheur fou en déduit donc que quand il pleut, ce n'est pas l'eau de pluie qui sort dans la source du Durzon mais de l'eau qui était déjà présente dans le sous sol. L'eau qui sort du causse par les exurgences serait de l'eau de pluie qui y serait rentrée il y a... entre dix et ... cent ans. Comment expliquer alors que des pollutions au glyphosate soient relevées dans les eaux du Durzon ? L'hydrogéologue répond que les eaux du Durzon sont un mélange entre des eaux de pluie datant de deux semaines et des eaux de pluie datant de cent ans... Que cela est expliqué par un autre peuple particulier : le peuple des géophysicien.ne.s. Ils et elles arrivent à dessiner des images géophysiques du sous sol du causse grâce à des électrodes disposées dans le sous sol et des gros marteaux. Grâce à cette imagerie nos représentations du sous-sol changent : les causses, longtemps vus comme de simples et prestigieux château d'eau sont en fait plutôt de grosses éponges suintantes et fragiles. Intéressant ce changement d'image : cela pourrait-il nous pousser à changer nos manières d'habiter les plateaux karstiques ? Vit-on de la même façon quand on habite sur un solide château ou sur une éponge fragile et sensible ?

Intéressant aussi quand l'hydrogéologue nous confie qu'il travaille sur le mystère des sous-sols du causse, qu'il ne sait pas tout, loin de là, et qu'il a besoin de Malika la conteuse pour qu'elle fasse parler les mythes et légendes des sous-sols : que le mythe éclaire la science, et inversement.

De l'illusion de l'immobilisme à l'acceptation d'un monde toujours en mouvement – Philippe Vernant, géologue

Philippe Vernant est un géologue qui a sillonné la surface du globe terrestre de long en large depuis qu'il est tout jeune premier avec un trépied, un GPS et un marteau. Traquant les roches et prenant des mesures, il évitait soigneusement les êtres humain.e.s dont il a longtemps considéré les traces comme une gêne ultime, une pollution à son travail. Et puis un jour, au fond d'une grotte dans une vallée des grands causses, il a rencontré une fée, et son regard sur les êtres humain.e.s a changé, mais ça c'est une autre histoire qu'on ne racontera pas ici.

Revenons donc aux mesures prises par le géologue, et comment, d'étudier la tectonique des plaques, il en est venu à la voir comme une politectonique du monde.

Philippe Vernant a passé une grande partie de sa vie à mesurer la tectonique des plaques, à définir dans quel direction et à quelle vitesse les plaques se déplacent et forment notre monde.

Et force est de constater que pendant que les *homo sapiens* occidentaux se demandent si la Turquie a le droit de rentrer dans l'Europe, le constat est qu'elle se déplace vers l'Europe, lentement mais sûrement et aucune humain.e ne pourra empêcher cela : la Turquie rentre dans l'Europe à une vitesse de 40 millimètres par an. De même, quand les politiques racistes de la majeure partie des pays d'Europe votent des lois pour empêcher les migrant.e.s venu.e.s du continent africain de trouver refuge en Europe, pendant que les noyades quotidiennes de migrant.e.s se produisent dans la mer méditerranée, et bien l'Afrique se rapproche tranquillement de l'Europe à

la vitesse de 10 millimètres par an. Et un jour viendra où la mer méditerranée n'existera même plus. Certes c'est lent, mais c'est inéluctable et imparable : notre monde est en perpétuel mouvement. *Homo sapiens* aura beau voter des lois, camper sur ses positions fascistes qui refusent de voir que le monde est en perpétuel mouvement et en perpétuelle transformation, un jour, humain.e.s (s'il en existe encore) et animaux pourront passer à pied de l'Afrique à l'Europe, du moins, c'est ce que le mouvement des plaques tectoniques de notre planète nous indique.

Quand la distinction "vivant/non-vivant" devient une notion fantôme* qui n'existe plus que dans le vieux monde immobiliste

Comme le disait Alain Refalo à la fin de la conférence organisée par GLL (cf texte Thomas L.) qu'il a donnée à la Maison de quartier du Larzac le mardi 21 avril, la notion de frontière est une notion humaine et destructrice. Elle ne permet rien d'autre que la confrontation alors qui c'est bien la coopération qui fait loi dans la nature.

« *Le meilleur qu'il pourrait nous arriver serait l'abolition des frontières* » concluait-il ce soir là.

Et si on commençait par abolir celle-ci de frontière : celle entre le « vivant » et le « non vivant », nous pourrions peut-être enfin nous considérer non pas au dessus mais comme un simple élément parmi tous ceux qui composent notre monde.

De la sociologie de l'eau et quand le territoire nous oblige – Christelle Gramaglia, sociologue

Christelle Gramaglia est sociologue, elle a beaucoup travaillé sur les territoires dont l'eau a été polluée : à Marvejols lors du procès contre les tanneries de Marvejols, à Chanac avec la pollution de l'eau par une porcherie industrielle, à Viviez près de Decazeville où les fonderies de zinc ont pollué au cadmium le court d'eau nommé « Riou mort », qui se jette dans le Lot.

Christelle s'est penchée sur l'histoire d'une association qui a contribué à faire entrer dans le droit français des notions scientifiques pour calculer le préjudice écologique induit pas les pollutions. Son travail à elle visait plus spécifiquement à changer notre regard sur les rivières pour les considérer comme des êtres collectives vibrantes et vulnérables, et même vivantes. Avec d'autres scientifiques, elle a la projet de créer une aquathèque. C'est une archive d'échantillons d'eau, de sédiments et de petits organismes aquatiques pour garder en mémoire les pollutions et la biodiversité présente dans les cours d'eau. Mais plutôt que d'en rester à ces seules collections scientifiques, elle propose aussi de garder une mémoire sociale de l'eau en collectant des observations, des récits, également les contes et légendes qui lui sont dédiées.

Christelle s'est également intéressé à la question suivante : pourquoi les gens continuent-ils à habiter des lieux pollués ? Comment les habitant.e.s de ces lieux les rendent habitables en en prenant soin ?

À la question « *pourquoi restez-vous ici ?* » qu'elle a posé à un couple de retraités de Port-de-Bouc, à côté de Fos-sur-Mer, qui avait depuis bien longtemps abandonné l'idée de manger des légumes ayant poussé dans la terre de leur jardin pour les remplacer par des fleurs, ils lui ont répondu « *Où voulez-vous qu'on aille ? On décidé de rester ici et d'agir car le territoire nous oblige* », parce qu'ils sont attachés de différentes manières à leur territoire et qu'ils se sentent obligés d'en prendre soin.

Lorsqu'elle se prête à l'exercice proposé aux scientifiques invités par Katia et Nassassja lors de la soirée du 11 avril dans la salle du Créa, à savoir « *faire un pas de coté et expliquer l'effet que ça a eu sur elles et eux de travailler sur l'eau et la terre* », Christelle Gramaglia nous invite à faire

le compte de tout ce qui a été détruit ou perdu, de toutes ces relations qu'on avait avec les cours d'eau et qu'on ne peut plus avoir dans certains endroits pollués : nager dans la rivière, utiliser l'eau du ruisseau pour arroser les légumes du jardin, ... Elle nous invite à passer du déni de ces pollutions aux comptes, pour dans certains cas, pouvoir faire deuil et célébrer la mémoire de ce qui n'est plus, et dans d'autres, passer du déni à l'acceptation, étape essentielle pour amorcer un changement collectif pour demander réparation et s'engager dans le soin en faveur des milieux aquatiques dont nous dépendons entièrement.

Je crois que c'est à ce moment là de la soirée où mes larmes ont commencé à couler.

De la nécessité de renouer le dialogue car "le territoire nous oblige"

Du couvreur qui, en extrayant des lauzes du causse, reçoit une odeur de vase du passé enfermée dans la roche calcaire,

Du promeneur qui voit des signes dans les roches ondulantes,

Du spéléologue dont les sens se retrouvent modifiés par la descente sous terre, et qui reçoit un bouquet d'odeurs en ressortant de son trou,

De la bergère dont la brebis guide les pas vers un site souterrain mystérieux,

C'est un fait, nous, bipèdes *Homo sapiens*, recevons des signaux des éléments « non vivants » qui composent le milieu que nous habitons. Alors quand passerons nous le pas de répondre à ces signaux, d'accepter le dialogue qui nous est proposé ? Quand ferons nous enfin disparaître cette frontière que nous avons orgueilleusement dressée entre nous et le reste de notre monde ?

Quand dialoguerons nous enfin d'égal à égal avec les autres éléments grâce à qui nous sommes en vie ? Quand, en plus de les entendre, écouterons nous enfin ce qu'ils et elles ont à nous dire et ce qu'elles et ils nous disent de nous ? Quand en prendrons nous enfin soin, pour prendre soin de nous ?

Nous n'avons plus le choix, les peuples aux cosmologies différentes des nôtres nous l'apprennent : les crises et les bouleversements nous y obligent. Le territoire nous oblige. Le temps est venu de mourir avec notre monde qui brûle ou d'accepter de renouer le dialogue avec lui.

Réponse à l'eau de la source du Durzon

- Eau de la source du Durzon, je te bois tu composes mon corps,
- Eau de la source du Durzon qui a habité et traversé l'éponge du causse, tu es l'eau dans mes yeux qui pleurent,
- Eau de la source du Durzon, chargée en glyphosate, tu es devenue poison,
- Eau de la source du Durzon, chargée de tristesse et de rage, tu es l'eau acide de mes larmes,
- Eau de la source du Durzon, je suis devenue le poison entré par effraction dans mon corps,
- Eau de la source du Durzon , si je te chante une chanson, c'est aux molécules qui composent mon corps que je chante.
- Eau de la source du Durzon, si je te soigne, serai-je guérie ?

Morgane BLANC

* En référence à la notion de « roche fantôme » explicitée par Philippe Vernant : on parle de fantôme de roche quand une roche est toujours en place mais si on la gratte, elle s'effiloche. Cela est dû à la dissolution des éléments. Ce phénomène donne lieu aux reliefs ruiniformes tels le chaos du Roque-saltes ou celui de Montpellier-le-vieux. Une « roche fantôme » est une roche qui est en train de disparaître progressivement.